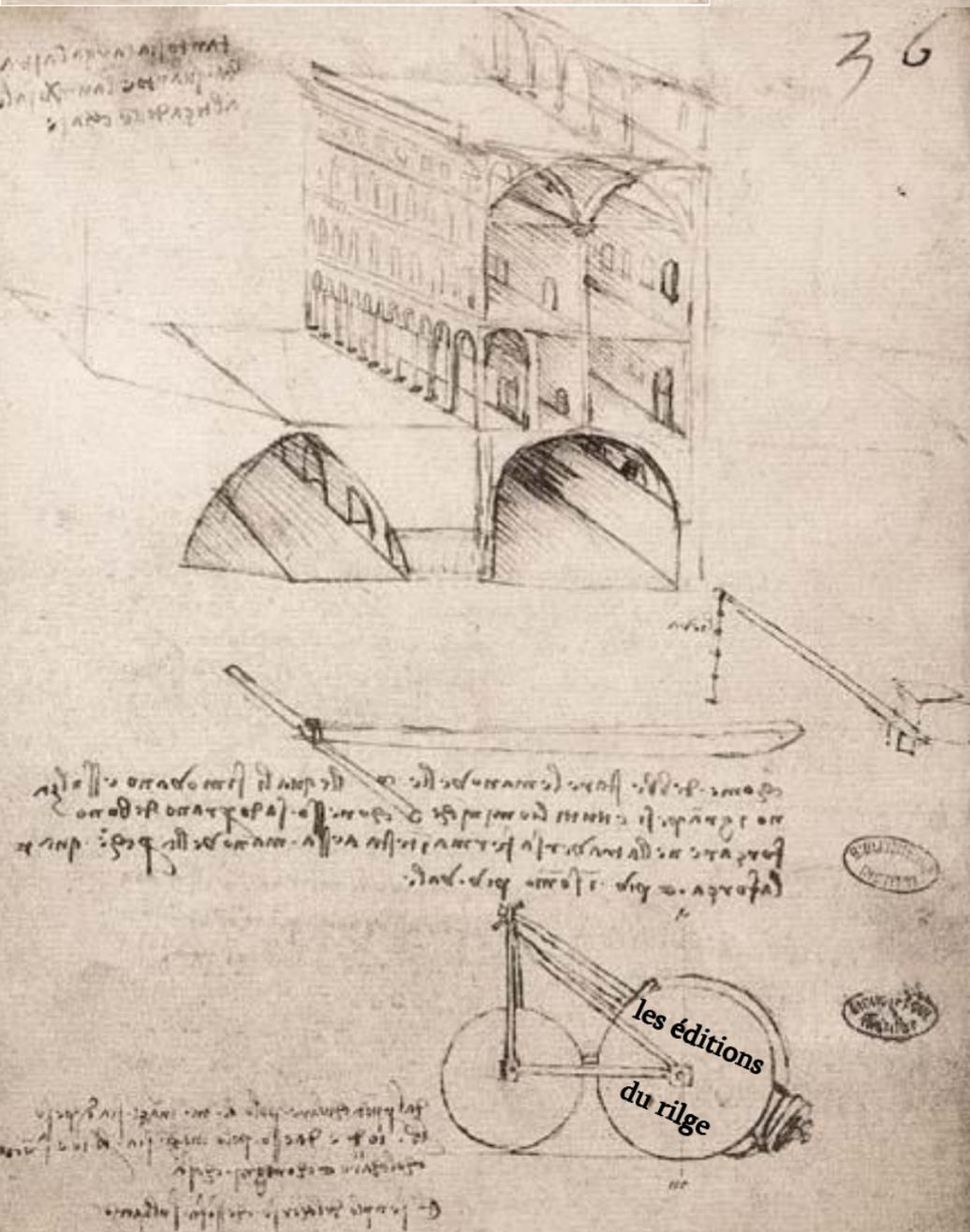


# Paul K. Niemand

## NUMÉRO ZÉRO

*recueil de textes basés sur le détournement*



DU MÊME AUTEUR

NUMERŌ ÚNO, les éditions du rilge, 2003.

© copleft attitude  
les éditions du rilge, 2000-2002

[ Joe Ship's half-life ]

*mnation of Young Gods*

*μμεσις / Raskolnikov / Niemand*

***Verlag***

Illustrations de couverture :  
*Perspectives*, Léonard de Vinci  
© The Bridgeman Art Library

Paul K. Niemand

# NUMÉRO ZÉRO

*recueil de textes  
basés sur le détournement*





*Plan d'un territoire nommé paradis, élaboré par un alpiniste amateur anonyme, d'après ses souvenirs*

# conseils de lecture

## *à l'usage des non-natifs*

Ces textes constituent un ensemble plutôt concret, assez délimité, d'expériences personnelles dans le champ de l'écriture. Ces tentatives ne sont pas permanentes, même si je les ai intégrées.

Elles n'ont aucune valeur si le lecteur ne comprend pas la démarche expérimentale : tenter de créer un espace littéraire totalement fusionnel, interne.

Les échecs sont fréquents parce que la tâche est malaisée ; parce que j'ai souvent envie de produire autre chose.

Il a donc fallu se faire violence pour faire aboutir le projet.

L'œuvre à réussir, tant attendue, n'est pas très bruyante, elle est même plutôt calme, sans vagues après coup. Ces productions rencontrent souvent la perplexité (de moi-même, d'autrui). Et je me suis aperçu que sans une lecture totalement attentive le lecteur rate souvent les « prétextes de l'histoire » pour se fondre totalement avec le projet : il rate l'histoire qu'il tente de comprendre. Alors il est souvent frustré, comprenez-le.

Un phénomène pire : il manque aussi les leurres posés pour déstabiliser.

Parce qu'il faut être responsable de ses productions et être utile aux autres, certains de ces textes, même presque totalement incompris, posent un virus, une micro-identité qui se développera dans les fantasmes, les actions, productions de sens des lecteurs.

Un peu de moi exactement comme je suis un peu de vous.

l'idée est sûrement politique : la volonté de lutter farouchement contre le processus (actuel) de normalisation qui éteint le désir. si rien n'est plus surprenant (donc personnel, pas encore échangé) on peut assister, confortablement installé, à la castration de la race.

ces textes sont donc profondément biologiques. (dirait Darwin)

l'ordre de présentation  
n'est pas chronologique  
mais sensuel ;  
pour plus de confort,  
il est peut-être nécessaire de commencer  
par *Mouche en b. de t.*  
(troisième texte, trois pages seulement)  
pour comprendre immédiatement les enjeux.  
Puis quelques jours plus tard,  
*Bivouac* ; *Un irrésistible attrait*,  
et enfin les longues productions  
*Ubiques* et *fracture* ;  
*marchand debout* peut être mis de côté  
parce j'ai été submergé par la consigne d'écriture  
(travaux sur l'oralité).

	<i>pages</i>
<i>Ubiques</i> .....	9 à 16
<i>marchand debout</i> .....	17 à 20
<i>Mouche en b. de t.</i> .....	21 à 23
<i>fracture</i> .....	24 à 34
<i>Un irrésistible attrait</i> .....	35 à 38
<i>Bivouac</i> .....	39 à 41

# les 2251 préceptes du locataire

*(comptabilisés par le logiciel et qui forment 425 pièces,  
assemblées en 28 étages)*

---

établis par le propriétaire  
(un état des lieux sera effectué après lecture)

éparpiller consciencieusement sa pensée,  
signes et sens,  
afin qu'il ne reste rien de plus que  
quelques nuances vaporeuses, indéfinies,  
incomplètes sûrement  
– et qui deviendront propres au lecteur.

être finalement son propre dictionnaire rhizomatique.  
ensuite viendra le problème des échecs entre les systèmes  
le mien le tien le sien

développer consciemment l'idée de nier le lecteur :  
tout sauf le nier.  
établir des connexions qui devront rester floues pour autrui,  
tout en insufflant à un rythme régulier un état, un environnement,  
une ambiance

*(toujours à fleur de peau, l'aiguille, à frôler la veine, la menacer de son sens ;  
butiner simplement mais en posant en évidence le risque...  
grain de beauté en danger, prêt d'être transpercé)*

des morceaux de soi

ne laisser accessible que la croûte – ce qui reste superficiel et qui  
tombe seul après séchage

les véritables motifs de l'écriture, du temps d'écriture, du temps passé à écrire, n'émergeront ici qu'avec la patience et le temps comme un rituel nu, sans rien de véritablement sacré, qui prend du sens avec la répétition

*(non pas obliger [jamais !] le lecteur à relire,  
mais lui proposer d'évoluer/ marcher de l'avant  
dans un proto-environnement vrai, incarné,  
personnel certes mais sans mensonge enfin)*

La volonté de délimiter son propre espace de production de sens, et aller parfois jusqu'à s'infliger les pires positions dans le cadre restreint de ce nouveau langage (dynamique, sans cesse renouvelé : en évolution, auquel il faut m'adapter)

Le désir non refoulé du droit à la différence, à la faute,  
parfois plus lourde et plus juteuse que la norme  
à la reconstruction, au déplacement des monades signifiantes  
personnaliser et s'approprier la volonté de fauter  
tenter souvent, utiliser les moyens disponibles – et les autres.  
Mon préféré, en circuit interne mais qui peut rapidement devenir  
(le) familier (de) à toutunchacun, c'est le triptyque  
absence de Majuscule/ paren(thèse/ tiret demi-cadratin

Parce que le sens est gras et épais, qu'il doit se répandre lentement dans l'espace et dans le temps pour affirmer sa présence, ses porteurs sont sommés d'habiter tout près du lecteur, afin qu'il ne sache plus si ce ne sont pas ses véritables voisins.

leurre ou margarine  
s'amuser surtout (dans la douleur souvent) à travailler [le lecteur]  
sur le faux ami, un implicite raté (exemple, l'italique pour canaliser l'intérêt ailleurs que là où on l'aura mis. comme pour les mimes ou bombes à clous ; simuler les inflexions de l'oralité)

Le texte a souvent besoin d'un prétexte ;  
une histoire dans l'espace-temps toujours.  
Se demander [long temps] s'il pourra, sera, devra être lu  
avec les oreilles ou avec les yeux seulement.  
ou les deux, voire plus

## [ *ubiques* ]

J'ai trébuché un jour sur cette idée, dans une oeuvre parcourue dans ma jeunesse, que les civilisations étaient mortelles (et en elles, ceux qu'elle porte idem) ; une autre fois le papier exultait la relativité de l'espace et du temps. Les yeux des hommes doivent être imperméables à certaines notions, que ces mêmes hommes ont voulu taire, sûrement par peur de devoir s'y ébrouer. Par exemple :

*« L'infini déplaît à qui s'y frotte : parce qu'il émet une résonance nette qui conduit le penseur jusques aux dernières particules de ses frontières physiques ; parce qu'il traverse - empale, même - le creux idéal de cet homme, un creux que le penseur a caché du monde sensible, a voulu préserver des définitions du temps / ce creux-là, cet espace imaginaire coincé dans l'éternité de l'instant, loin des affres de la succession [image par image] qu'est condamné à vivre le corps du penseur. Le creux où se niche parfois, sauve, secrète, sans miroir pour pleurer dedans, l'image d'âme fabriquée par son porteur. »*

**L**e petit homme planté dans son costume grimauve, sec d'amidon et strict de port, ne pouvait tout bonnement pas s'empêcher de remuer la cravate (sombre), avec pour unique outil la dernière phalange de l'index de sa main<sup>1</sup> gauche, couronnée d'un linéament de crasse sous l'ongle coupé carré, avec des tas de vrilles verticales et pas vraiment parallèles semblant partir de l'extrémité nette vers la cuticule<sup>2</sup> rosâtre et boursouflée. Il avait la sale

---

<sup>1</sup> cher M. l'éditeur, veuillez laisser ce « u » à sa place. Toujours gommer, à défaut de comprendre l'original, hein?

<sup>2</sup> ce qu'on appelle la matrice de l'ongle. Pour la petite histoire, je n'ai pas pu m'empêcher, moi, de poser ici ces quelques lignes (la poésie est partout) : « [...] L'infection de l'ongle est l'*onyxis*, son atteinte par les champignons parasites, l'*onychomycose*. (et voici : remarquez le rythme) L'ongle incarné est un trouble du développement de l'ongle, **qui pénètre, en s'enroulant, dans la peau**, provoquant une irritation très pénible et souvent compliquée d'infection. » Compliquée d'infection. Rien à redire. Sauf qu'il y a bien une signifiante que j'ôterais à ces mots pour n'en conserver que la plus étrange, lointaine.

habitude, fréquente chez les dérégles du thalamus<sup>3</sup>, de cocher la chair tendre et molle entre deux dents, puis non pas couper, mais déchirer en deux tentacules filandreux (et ce à l'infini) le bulbe sans cesse titillé par les longs poils gris de la région onguulaire.

Le petit oppidum durci de peau mâchouillé(e) gênait profondément Serine. Qui ne supportait pas que ce chaos mort tendu au bout du doigt<sup>4</sup> de patron vienne lui baiser, à intervalles réguliers, attendus, la saillie du cou. Écœurée par la persistance de ses caresses, elle se décida à décoller ses fesses charnues, coincées dans le tissu épais de la jupe, de la chaise du bureau de patron. Mais elle reprit bientôt tout à fait sa place : sentant le besoin de faire craquer une ou deux vertèbres, la mignonne secrétaire, debout sur ses petits talons plantés dans la moquette, avait tiré ses poignets fermés vers le plafond et, tendue à attendre la délivrance dorsale, s'était sentie honteuse de suer autant des reins. Le cuir (de veau) noir au contact idoine de la jupe en peau de serpent chauffait. Une coquinerie avait alors lentement envahi ses sens et, perdue debout dans l'ivresse spongieuse du liquide glissant à une lenteur qui la rendait un peu plus folle, elle était devenue l'espace intrinsèque entre sa propre cambrure veloutée et le serpent de l'habit. Elle n'avait plus été que quelques ravissantes gouttes d'elle-même, concentration de soi, essence et résultat de la quête du plaisir. Pourpre sur et dans les joues (donc écho avec la chevelure toute en pirouettes), avec perte de la faculté de loucher à travers les épaisses lentilles de verre cerclées d'acier en ovale (juste pour se différencier des anneaux d'or, cercles lisses et lourds tirant la chair des lobes gonflés qu'ils transpercent) ; patron crut s'apercevoir de quelque chose dans les yeux verts et pétillants, mais Serine rassise délocalisa la persistance de son regard en tirant par trois fois sur la jupe qui finit par rebondir totalement sur les hanches, écartelée par l'intérieur dodu.

Déjà (derrière les vitres des lunettes), autour des long cils

---

<sup>3</sup> [mys] n. m. (mot lat.; du gr. *thalamos*, lit nuptial, union). *Anat.* Noyau de substance grise du cerveau, situé dans le diencéphale, à l'union de celui-ci avec le télencéphale. (Le thalamus du cerveau est une formation ovoïde bilatérale et symétrique. Sa face interne constitue la paroi latérale du troisième ventricule du cerveau. Sa face externe est en rapport avec le noyau caudé et avec la capsule interne, qui le sépare du noyau lenticulaire. Le thalamus est un important relais intervenant (voilà ce qui nous intéresse:) **dans les sensibilités superficielle et profonde**; il reçoit des fibres afférentes de presque toutes les aires de l'écorce cérébrale.) [Syn. COUCHES OPTIQUES.]

A présent, relisez la définition en gardant en mémoire que son sujet est l'outil même qui vous permet de ressentir quelque chose suer de ce court texte. Voilà : c'est un homme ou une femme, peut-être nu avec une tache de café à côté du sein droit, qui a pondu ça.

<sup>4</sup> au milieu de ce bout, exactement.

graisés de noir, la chaleur faisait son travail, pondait en grosses gouttes. L'émotion rosissait toute la masse du corps gracieux, et de loin il semblait docile, avoué à qui voudrait bien, tendu et prêt à lutter de caresses. Les rousseurs s'épalaient autour des pores très dilatés du nez, prêts à cracher je-ne-saurais-dire-quoi, et elles descendaient le long du cou, se perdaient dans la chemise blanche après avoir sauté la cravate (noire) pour se répandre dans le val mammaire ; les capricieuses jouaient avec les seins lourds, les contournaient pour mieux les effleurer, se mettaient à imiter l'ocre des pointes tendues par les caresses de la sueur (qui n'avait pas lâché l'affaire et comptait bien suivre ses nouvelles amies partout). Serine se sentit confuse que quiconque se permit de se perdre si près d'elle : elle avait rêvé en images ce que nous venons d'énoncer.

Patron était en train de se perdre dans ses conjectures. La cravate allait pourtant très bien. La position de la cravate aussi. Tout, jusqu'à la saveur discrète de Serine, semblait jouer en sa faveur, mais il persistait à passer tout en revue. Cheveux gras, doigts sales susmentionnés, allure de raté. Et pourtant, Joe Chip existait bel et bien, coincé dans ce bureau qu'il ressentait lui-même comme étranger de son monde originel, comme s'il avait été planté là sans que ce fût jamais raisonnablement l'endroit (ni le moment) où il dût se trouver. Secrétaire se mit alors à tressaillir, comme si elle avait été au contact de ses pensées. Mais tu m'entends? Tu es capable d'écouter ce que je pense? Mais comment... Oui. Et les deux corps de vibrer d'une même secousse, violente jusque dans les plaies les plus intimes des deux personnages (mais je vous en supplie, cessez de me toucher comme ça). Mais je ne fais rien, moi. Je subis, tout comme vous. Et si nous... Ah, voilà que nous avons eu la même idée, énoncée au même endroit. C'est cela, contrôler la machine, le phénomène, élaborer une structure.

- « Mais enfin patron, décidez-vous à m'expliquer la chose !
- Mon enfant, vous me voyez aussi désesparé (et gêné de surcroît) que vous me semblez l'être...
- Et ce haut dignitaire qui n'arrive pas... (mais je suis arrivé.)
- Plaît-il ?
- Je... je n'ai rien dit. Quelque chose est arrivé entre parenthèse qui ne devrait pas, que nous devrions ignorer.
- Bon Dieu, je me sens tout fait de texte. Je ressens ce qu'un nombre incalculable de personnages ont pu ressentir, des plaintifs chez les poètes allemands du début du siècle jusqu'aux voyageurs intersidéraux de la littérature d'anticipation. Et le plus inquiétant,

c'est que cela ne me (nous, je le sens) fait ni chaud ni froid. C'est comme ça, c'est tout. Apparemment.

- J'aimerais assez que rien de tout cela ne prit forme.

- Idem.

- Et qui est là ? Je sens des paires d'yeux odieuses. Du voyeurisme, c'est ça. Et ça m'a effleuré d'abord, puis c'est venu jusque dans mon intimité. Et vous y étiez. Quelle atrocité ! comment peut-on se rendre coupable à ce point, avec cette immuable certitude d'être jamais jugé pour ses fautes !

- Incapable de résoudre l'affaire, je me rends à l'évidence que c'est un autre qui a pris les décisions à notre place. Même cette cravate sur laquelle je comptais tant n'est pas mon idée.

- Je crois savoir qu'on vous a déjà malmené de la sorte. Ailleurs, et quelqu'un d'autre que le mécréant du moment. Alors trouvez quelque chose, vous seul pouvez.

- Bien. Demandons la clémence de ce demiurge, extra-terrestre ou autre, et exigeons notre liberté pour quelques instants. Peut-être y verrons-nous plus clair. »

(Voilà qui fut fait.)

Serine et patron s'entretenaient quelques instants. Le mal paraissait s'être évanoui ou avait reculé aux abords de leur conscience, les laissant dans une sensation de liberté totale. Je m'amusais tant que l'idée me prit de les laisser tout à fait à leur libre entreprise, sans même écouter leurs dires, afin de voir où cela pouvait aller. Puis un phénomène étrange parut au creux même du texte : ils fuirent. Dans cette réalité qui me constituait depuis si longtemps, je les cherchai. Après un rapide raisonnement je conclus qu'ils ne devaient pas être bien loin. Mais je ne pus remettre la main dessus. Foudroyé par la panique, je sentis alors une vibration intense secouer jusqu'à la dernière de mes particules : alors une plainte suprême gonfla, qui menaça de me faire m'effondrer sur moi-même, et je crus que ma fin était là.

[Diminué mais encore présent, je cherchai comment m'en sortir. Puis je trouvai.]

[ rencontre ]

Serine et patron avaient découvert le moyen ultime de leurrer cette réalité, en remontant le long du texte jusqu'à l'incipit : là, ils s'étaient réfugiés entre les lignes, dans le blanc, invisibles, loin du regard de la chose. Après que les cœurs eurent cessé battre la chamade, ils osèrent un oeil, puis un bras, le corps tout entier

enfin. Reprenant leurs esprits *littéralement*, ils décrispèrent pour les séparer les muscles des mains qu'ils avaient jointes l'un avec l'une, refusant net de montrer, chacun dans son coin, combien le courage était venu du contact charnel qui signifiait au corps *via* la main « je ne suis pas seul dans cette merdre ». Et ils massèrent qui les doigts roses et agiles, qui les phalanges aux terminus carrés. Enfin, grand bien leur prit de sentir un décor de rue sourdre à l'horizon, tableau rectangle à la perspective magique, avec la ligne d'horizon et tout. Le son vint après, échappements d'autobus et piétinement de la foule, embrouille à la terrasse du bar et frottements d'ailes s'envolant des trottoirs. Dernière touche, l'odeur du pain éparpillé, des narines pleines de vinasse, des crottes glissantes, du CO<sub>2</sub>.

Au sommet de son tabouret, les cuisses à l'air pour rafraîchir tout ça, secrétaire tendait tous ses muscles pour mettre un terme à la vie d'un pan-bagnat. L'insidieuse eau noire dans la tasse entre les mains de patron rendait par petits hoquets dans l'air, et ça sentait la bile sucrée. Que d'événements en si peu de temps ! Joe Chip s'était dépêché de rendre visite à certains de ses amis, dont un certain M. Niemand, qui avait comme talent de dénicher les lieux où les paradigmes se fissaient. Chip aurait bien aimé retrouver l'adresse d'anciens camarades doués de précognition (l'équipe si soudée de son ancien job), mais il avait senti la nausée pointer avec les souvenirs, et enroulée autour, comme une image symbolique de leur mort. Puis loin dans la sensation, quelque chose de l'ordre de l'insoutenable, l'idée de son propre cadavre / qui rôdait. Mais Niemand et quelques autres avaient très bien fait l'affaire : après avoir trouvé les motifs déchirés de la trame résiduelle de la réalité, ils s'étaient chargés de colmater le tout avec des morceaux de pensée cultivés en cuve. Ces schémas simples servaient d'ordinaire à réguler les névroses : sérénité zen, rites amoureux des Mendi de Nouvelle-Guinée (pour les émotions), réflexion sur la culture urbaine, tissu social, Land Art, résolution des problèmes liés à l'intégration (en ce qui concerne les intentions), etc. ; le fait est que la majorité de ces applications était détournée de leur usage primitif, marché noir oblige, et qu'une foule sans cesse croissante réclamait l'opium cortico-surrénal<sup>5</sup> à des fins imprononçables.

Puis la vie avait repris ses couleurs et ses chants habituels. Patron simulait la détente et la flânerie lorsque ses aines étaient près d'exploser, et Serine ronchonait d'être asservie, réduite à sa seule présence (avec la même cravate, toujours ; il devait bien y

---

<sup>5</sup> élaborées par les glandes du même nom, ces hormones du groupe des stéroïdes jouent un rôle important dans la sécrétion des hormones sexuelles.

avoir une explication) lors des entretiens : un distorseur thalamique aurait exactement fait l'affaire pour faire signer les contrats aux vieux dirigeants. Mais patron avait décrété que seule la vieille école prévalait ; il savait si bien y faire qu'une fois, la pile-au-cœur de l'un de ces messieurs faillit à son devoir de régulation. Serine était son arme invisible, par sa seule présence elle insufflait l'idée que *quelque chose* pourrait se passer avec cette secrétaire. Patron savait, au-delà de tout soupçon, travailler à la truelle de sa terminologie mercantile (tels quels : embrocher le marché ; le produit se répandra comme du miel chaud ; avec les gens de cette catégorie il faut aborder toutes les positions possibles et mêmes les plus intimes ; caresser le client pour qu'il frétille à en mourir ; on a comparé ces courbes et certaines, sinueuses, secrètes et ondulantes, nous ont taquinés, se sont laissées faire) les dignitaires cul posé sur le cuir brûlant. Une analyse minutieuse des sécrétions phéromonales chez la jolie Serine aurait révélé un taux incroyable, pour tout dire illégal d'hormones euphorisantes de synthèse. Et coïncé à la naissance de la pilosité nasale de patron, des filtres antitoxines. Le mal est vraiment partout.

Secrétaire fut joyeuse de pouvoir enfin prendre du congé. Elle en avait sacrément besoin, parce que justement tout son corps réclamait la paresse et la négligence. Les chairs voulaient se poser mollement sur la ouate. Elle rencontra ce garçon, Henri. Son visage était rempli d'un sourire franc et communicable, ce qui semblait un atout pour la satisfaire : lorsqu'on est heureux, en amour tout suinte en abondance. Ils parlèrent sur la couche après le labeur et l'exigence, et durent parfois s'y reprendre pour s'écouter vraiment, comme tout le monde. Il lui parla de son travail d'écrivillon, de ses essais dans la traduction et elle s'endormit. Le lendemain Serine le retrouva au café d'en bas, comme indiqué sur le mot, et les jours d'après idem. Lorsque le travail reprit pour elle, quelque chose avait changé que patron ne savait pas digérer. Pas jalousie non, mais plutôt des contrats qui ne furent pas signés, d'abord quelques-uns puis tous enfin.

Les affaires s'empuantissaient. Le gros du profit des années précédentes s'envolait peu à peu, plus de client qui vient cogner la porte. Alors patron s'enquit de certaines relations afin de contrôler si tout était en l'ordre. Lors il s'avéra que non ; c'étaient les phéromones de la jolie Serine qui n'émettaient plus, qui foutaient le processus tout en l'air.

De mal en pis.

Évidemment, j'étais aux anges, baignant dans une image de moi-même, plate, avec l'horizon distendu à l'extrême, près de mourir pour pouvoir sortir de mon existence afin de mieux me

contempler. Deux petites tâches au centre de moi, esclaves enfin. Puis comme au premier tour, la débandade : les atomes qui dansent la farandole, perte de contrôle, de vitesse justement. Pas compris comment. Leurs affaires reprenaient, se gonflaient comme les bourses des hauts dignitaires dans le bureau. A mesure, ma densité s'amuit.

[jusqu'à disparaître presque totalement ; ayant ma place au sein même du texte, je me trouvai dans l'impossibilité de produire la chute que j'avais méditée. Ces enflures, il n'y avait pas d'autre mot, avaient travaillé *hors texte*, dans le champ de l'ellipse.

Je concentrai alors tout ce que j'avais, et guettai l'occasion ultime de défaire mes ennemis.]

## [ possession ]

Nos affaires reprenaient. Il y eu bien cette marge de manœuvre impossible à prévoir, lorsque Serine s'approcha de moi un soir pour m'emmener dans la salle de bain. son nombril surtout me rendit fou<sup>6</sup>. Tout à mon extase, je perdais le fil des événements récents : l'utilisation du disrupteur, solution de dernière minute ; puis localisation des perturbations paradigmatiques. L'étrangeté de la situation, des images cocasses de nos corps emmêlés sûrement, me firent reculer du plaisir qui n'attendait que de naître au point de jonction des chairs gonflées. L'œil vif et alerte, je projetai secrétaire lame en main contre le mur, avec une force toute spectaculaire. Le rasoir hors de portée, elle bavait, les yeux mis clos. Soudain un défilement stroboscopique s'empara de Serine et tout son corps oscilla, se transforma, prenant mille formes ininterrompues, contiguës entre elles. Épuisée, une instance se dégaugea du lieu et du temps de la frêle personne, s'arracha hors de ses organes ; quelque chose qui faisait onduler la réalité sous son *poids*. Du jamais vu. Puis nous quitta, la laissant à demi morte et moi choqué, au seuil de la folie.

J'ai effectué mes petites recherches. Ce n'est pas moi qui ai sauvé nos carcasses - du moins pas à proprement parler. Dans un des livres de ma bibliothèque gît, à la page 283<sup>7</sup> d'un roman, un certain Joe Chip. L'auteur le quitte pour écrire le dernier chapitre (17) au moment où Chip hèle un taxi Graham 1936. C'est bien cet *autre* que j'ai croisé devant chez moi avant d'aller au rendez-vous

---

<sup>6</sup> au point d'en oublier la majuscule.

<sup>7</sup> Philip K. Dick, *Ubik*, Robert Laffont, 1970.

et qui m'a sommé de ne pas croire en ma réalité, si solide, si douce, si parfumée d'essences secrètes fût-elle. Un fou, me suis-je dit. Depuis, j'en ai croisé d'autres de la même espèce; chez Dostoïevski ; chez Maupassant même.

(Depuis, nous restons cachés, ma douce et moi, au creux du penseur de l'incipit, pour le final. Ce doit être le seul espace-temps véritablement caché du monstre, ce creux qui n'est pas fait de matière textuelle. Nous nous sommes forcés à concrétiser ce penseur, à le réaliser. Puis à le faire penser, en ce moment-même. Nous avons escaladé la chronologie des événements après avoir franchi l'image de sa rétine au contact du papier. A bout de force, notre forme fusionnée a rampé jusqu'à cet abîme infini et intranscriptible — à l'abri de toute littérature et des bêtes sauvages qu'elle *occurre* — qu'est son âme / ou ce qu'il entend comme tel. Jusqu'à ce qu'il nous oublie ; et alors nous n'aurons plus de raison d'être).

## *marchand debout*

**B**onjour. Laissez-moi me présenter : John Mc Benthams, représentant. Ce que je vends ? Oh ! mon bon monsieur, ce que j'ai là entre les mains peut vous apporter un bonheur i-nes-ti-ma-ble ! Oui. Mais avant toute chose, permettez que je pénètre votre demeure afin d'installer un peu d'intimité : après tout, je n'ai pas sonné à votre porte par hasard. Ou alors pas réellement. C'est avec la pratique que l'ai développé ça : la capacité de trouver, confortablement niché au creux d'une ruche de béton comme celle-ci, l'individu pour lequel la formidable invention (ah ! le progrès !) technologique que ma firme est la seule à proposer sur le marché — ne vous inquiétez pas pour les rapaces qui rôdent constamment à l'affût du pur profit sans connaître véritablement ce qu'est la sympathie entre les hommes, ils auront tôt fait de copier les plans après dissection de la machine, [après se l'être appropriée en toute illégalité, puisque je suis le seul représentant actuellement capable de la commercialiser et je crois pouvoir me vanter de savoir plus que quiconque choisir mes clients ; et vous êtes l'un de ces rares chanceux, soyez-en sûr !, à être à l'abri de ces vautours du marché] mais ils resteront tout à fait hébétés en s'apercevant qu'il leur manque quelque chose, et ce quelque chose, c'est tout simplement l'empathie que vous générez, cette capacité si rare à coller au produit ; comme s'il avait été conçu spécifiquement pour vous : en fait vous n'êtes pas loin d'être un élu, en quelque sorte. Hé ! Hé ! Mais ne nous emballons pas. Je sais, je sens que vous trépignez d'impatience : vous voulez évidemment savoir ce que j'ai entre mes mains, à l'abri des yeux des mauvais et des malfrats de l'économie qui ne proposent que de vulgaires clones de ce qui est la Qualité Normée, et qui est assez rare pour devoir être sans cesse protégée par des individus intègres comme moi. Ce carton contient quelque chose qui n'est pas seulement un objet. Ne riez pas, mon bon monsieur, car ceci est la clef de l'histoire que vous vivez. Ce que je vous propose d'acquérir pour une somme modique ? mais c'est l'avenir ! Oui, le temps qui n'est pas encore passé ! Non pas que ce produit d'une qualité

exceptionnelle soit destiné à être industrialisé comme ces mauvaises automobiles noires de série, anonymes et qui insufflent la morosité dans les foyers de notre beau pays ; mais parce que c'est exactement cela : nous vendons du temps.

Oui mon bon monsieur : du temps. Oh, je vois se dessiner sur le bas de votre visage un sourire qui n'est pas qu'amusement, tout teinté qu'il est, ce sourire, de la complicité qui s'établit en ce moment même entre la machine et vous. Vous commencez à sentir que vous êtes fait pour elle, et vice-et-versa. Je vous présente — et ce n'est pas de la simple science-fiction imprimée sur du mauvais papier de pulpe — la machine à ralentir le temps. Comment cela fonctionne-t-il ? Mais tout simplement ! Tout simplement. En fait, il s'agit de vous faire gagner, en les contrôlant, les passages de la vie — de votre vie — qui vous sont totalement inutiles. Notamment tout ce temps que vous passez à dormir. A somnoler. Magnifique, non ? Je savais que vous en rêviez. C'est le genre d'instant qui consacre mon existence, savez-vous ? Lorsque le client que j'ai trouvé sent ces choses-là. vous allez enfin pouvoir faire tout ce que vous désirez de votre vie en manipulant le temps selon vos envies. Plus d'activités. Plus de loisirs. Car plus d'argent, c'est bien connu : « time is money », hé ! Hé ! Et toujours une longueur d'avance sur les autres, ces paresseux qui ne songent qu'à mettre de côté leurs basses besognes alimentaires pour se consacrer (que ce terme est important !) à la plus répugnante des envies : se reposer, ne rien faire, laisser le temps courir le long du ruisseau presque sec de leur misérable existence. Et vous, quelle sera bientôt votre nouvelle vie ? Un Nil perpétuellement en crue. Débordements d'énergie ! de gloire, à travers la pertinence. Plus d'éducation, aussi ; toutes ces heures durant lesquelles les cafards du bitume consommeront oisivement leur réserve de vie, vous pourrez étudier ; accéder enfin à ces diplômes tant espérés, toujours écartés par le temps qui vous veut tout entier ! Et puis ce sera la consécration de votre vie sociale : pointer du doigt le métier de votre choix, celui qui n'a jamais quitté la part du cerveau toujours intacte de votre enfance [planquée dans les gris replis insoupçonnés] de vos rêves purs, vides de tout modelage-équarissage.

Le principe est simple : ces fiches doivent être ajustées dans les prises femelles de cette calotte de cuir que vous enfiler sur la tête ; pressez le bouton comme ceci : le petit bourdonnement indique que la machine commence son travail. La petite diode rouge confirme la mise en marche du processus. Comme vous le savez, Dieu [enfin, je dis Dieu, sans savoir quels sont vos suppositions sur la véracité de ce qui est écrit dans la Bible, et ce genre de

choses], enfin Dieu ou la Nature, ou une entité plus puissante encore, que sais-je, ou peut-être le cours normal des choses telles qu'elles doivent se passer, ce qui me semble la plus logique des possibilités, ceci donc, a fait l'homme à cette image : paresseux, avec le repos comme besoin ultime. Toute la grande circulation des énergies dans le corps produit le mouvement ; à un niveau complexe, ce sont les stimulations et les impulsions neuro-électriques de la matière cervicale [simples échanges chimiques au stade de l'infiniment petit] qui produisent la pensée humaine. Et la grande machine organique a besoin [elle réclame avec sur le visage un aspect chronique effrayant, répugnant, comme une horlogerie qui réclame son huile en couinant bêtement], elle a besoin de recharger les batteries. Ou plutôt, c'est ce que le cerveau croit. La méthode qui consiste à dilater le temps, est celle-ci même : faire croire au cerveau que ce temps-là passe, mais en choisissant soi-même la vitesse de débit des informations neuro-chimiques. Fabuleux, n'est-ce pas ? Quelle incroyable chose que celle-ci ! La faculté de déplacer son corps dans le temps [je ne dirai cependant pas « comme par magie », puisqu'ici tout est contrôlé, aucune force mystique ou autre n'entre en jeu, tout est Harmonie pure]. Il est minuit. Vous avez besoin de dormir une demi-douzaine d'heures pour être en forme demain au travail ? Qu'à cela ne tienne ! Vous branchez la machine, et Witz ! vous avez dormi le double, êtes frais et dispos pour une longue journée d'activités ! Comment ? Vous vous apercevez soudain qu'on vous a joué un tour et que vous avez roupillé non pas six mais vingt-six heures : voilà la raison de votre forme physique et mentale ! Allumez cependant la radio nationale et attendez le flash d'informations. Pardon ? Est-ce possible ? Il est bien deux heures du matin, mais du jour précédent ! Vous avez effectué un bond formidable dans le temps. Deux heures de repos, et vous voilà prêt à affronter le monde. Mais le monde dort. Alors vous cherchez que faire. Et soudain, vous sentez monter en vous une envie irrésistible de *tout faire* : vous pouvez enfin profiter de ces quatre heures [presque *gratuitement*, oserais-je !] que vous n'avez jamais eu ! Lire, écouter la radio, s'informer de tout, sur tout ; apprendre à faire autre chose ; s'enthousiasmer sur l'inconnu, l'à-connaître !

En somme, le choix que je vous demande de faire n'est pas difficile : êtes-vous prêt à devenir l'un des rares élus, qui sont les hommes de demain ? êtes vous prêt à vivre le double [que dis-je ? le double ! on peut rire, mon bon monsieur, oui, on peut rire, car c'est un euphémisme !] cinq, dix fois plus longtemps que l'homme moyen ? Vous sentez-vous capable d'affronter le futur, de

finalement le maîtriser tout à fait ? Je vous le demande, et grâce soit faite à un homme qui a appris à trier le monde : êtes-vous *celui* [non, je ne me trompe jamais] auquel est accordée, à l'unanimité des forces en jeu dans ce récit, l'immortalité ? Ou presque, entends-je faiblement en écho dans les couloirs de votre âme. Ou presque ? Non, oh non mon bon monsieur, car l'homme qui se tient là en ce moment devant moi, n'est autre que celui qui va passer une infime partie de son temps libre [c'est à dire mille fois plus d'heures que le plus investi des scientifiques travaillant avec acharnement, privé de tout souci familial ou social, totalement accaparé par ses recherches sur la biotechnologie de pointe, à comprendre comment tout ce fourbi de nerfs et de chair fonctionne, et d'où viennent les déperditions d'énergie systématiques qui provoquent l'arrêt progressif de la régénération des cellules du corps humain, et à long terme, déclenchent la mort], passer une toute petite partie de son temps libre, disais-je [peut-être une heure de temps en temps] au problème fondamental de l'humanité : la vieillesse. Car petit à petit, même en maîtrisant le temps comme seul vous en serez capable, il faudra bien un jour remarquer ces rides qui étaient encore timides hier ; et prendre conscience que les rêves, ces saletés de scories insalubres qui polluent notre existence en s'imposant comme des vers solitaires dans notre organisme, tranchent dans la chair et l'empêchent d'avancer raisonnablement. Alors, ces brefs instants passés à y réfléchir au lieu que de se laisser digérer de l'intérieur par la mélancolie ou la sentimentalité purulentes de l'existentialité, vous les cumulerez sans peine, sans même vous en apercevoir, peut-être, parfois blasé par la facilité déconcertante à échafauder une systématique à la résolution du problème. Et finalement, vous sauverez, oui mon bon, mon brave monsieur ! l'Humanité : la Rédemption viendra par vous, au travers de vous et de ce sacrifice [c'est ce qu'ils croiront tous, les vils paresseux rampant dans les couloirs des psychanalystes allemands !]. Oh, quel sacrifice ! Oh ! oui oui ! Quelques heures pour vous, et le salut pour tous. Est-ce bien raisonnable ? Pourquoi ne pas mettre ce temps-là à profit et immédiatement, ici, maintenant, commencer quelque chose de plus grand que la formule scientifique de l'immortalité ? Quoi ? je lis mal dans vos yeux, brave petit monsieur. Ou ce que je lis m'effraie peut-être ? Quoi ? Tant d'audace. Me serais-je finalement trompé ? Un monde ? Un univers ? Vous. Vous seriez capable de *vouloir* créer *cela* ? Mais qui êtes-vous pour avoir la folie — ou le génie — de tremper dans ces eaux-là ? Dieu lui-même ? Signez ici.

## *Mouche en b. de t.*

**J**e jouais avec Thomas. Nous avons traversé (avec peine, gesticulant en tous sens pour conserver l'équilibre) l'étage jusqu'à la cuisine pour y trouver des ustensiles plus intéressants, quand l'air sembla s'épaissir, se coudre en lui même des flocons : une mouche. Quatre mains pour dépecer une boîte de thon, l'affaire fut dans le sac ou presque, car le diptère ne me laissa pas le temps d'extraire ; il alla droit se ficher dans la commissure, s'arracha une aile à vouloir se dégager. Ce morceau choisi de nos aventures, nous ne pouvions alors plus en douter, allait tomber dans un pathétique glaireux.

A force de moult replis (de moins en moins) stratégiques contre les mâchoires d'acier de la b. de t., Mouche finit malgré elle dans la soupe salée et aigre du ventre de son Léviathan, Blonck ! Un silence funèbre naissait lentement après la chute, qui emplissait, emplissait comme un ballon ; se durcissait avec l'absence de tout mouvement, de toute image neuve ; nous assourdissait insensiblement, nous éloignant de notre propre capacité à voir et vivre le monde, avec tout ce que cette situation peut avoir d'étrange et d'oppressant. La bulle de respiration éclata d'abord sur nos tympan tendus, devenus écarlates (pour les miens) pâles et près de se déchirer (en ce qui concerne Thomas), ce qui fit fuir l'électricité aiguë de la douleur vers d'autres extrémités plus aptes à l'accepter (mâchoires d'abord, puis gencives, enfin langue tout excitée).

Mouche se mit à produire un son originel, la vibration suprême qui crée le temps. Emmitouflée dans sa gangue de thon gorgé d'eau à en vomir, Mouche faisait vibrer sa flamme avec toute l'entéléchie du geste ; du geste de la monade un face au monde, première instance de vie baignant encore dans l'inerte, ayant tout à faire. Puis l'image accompagna le cri primal de la b. de t., mais avec quelque chose d'asynchrone dans leur rapport, comme si la réalité se délitait brusquement vers un futur un peu plus lointain

qu'il ne l'est d'habitude (,inaccessible). Thomas trouva aussi cela déconcertant. La b. de t. tournait sur elle-même, vrombissait comme un pénis à 200°C au contact de deux lèvres roses et dodues (avec leur oeil-chien de garde au milieu), glissait sur la table vers le bord, dangereusement (c'était excitant), rampait vers le centre comme pour se rattraper. Ça cognait dur, là-dedans, les parois étaient toutes offertes, ça s'entendait de l'extérieur, et Thomas et moi rougîmes de honte d'assister en imagination au spectacle secret de Mouche et de b. de t. ; par conséquent le sang afflua en nos tempes, fit gonfler les veines, tendre la peau, durcir les tendons et les muscles. Je sentais que tout s'érigait soudain en nous, avec cette même sensation de décalage spatio-temporel, entre image, son et affect. Puis à nouveau le silence, qui fit vibrer les côtes (contracte, contracte [*spasmes*]), chassant l'air au profit de la peur, d'une angoisse stupide mais insoutenable, présente à en hurler. D'ailleurs ça hurlait à l'intérieur de nos côtes, au moins aussi fort que les tuyaux d'os jaune eux-mêmes : crier, c'est faire le vide d'air. Lorsque plus rien n'est à cracher des poumons ni des os, le corps subit un viol par le vide (pénétration insoutenable).

Nous en étions à essayer de nous dégager l'un de l'autre, entrelacs de doigts presque disloqués en une masse compacte, quatre mains en une, pour nous soutenir mutuellement, vous comprenez bien. Sur les vingt, sept étaient encore [des doigts] valides. Après une petite mort pleine de comptage de tumeurs, pardon d'ecchymoses et de meurtrissures (comprenez, chacun se débattait dans son coin pour se dégager plus vite de l'autre que l'autre, ce qui est stupide bien entendu) nous opérâmes à l'autopsie (je narre de plus en plus mal, mais c'est l'émotion) et [*extraire* au passé simple, 1<sup>ère</sup> personne du pluriel, n'existe pas] Mouche des entrailles du tombeau cylindrique. (Par l'aile qui lui reste, toutes ses pattes s'étant brisées au cours du combat nuptial).

Enfin, las de toutes ces aventures, nous considérâmes la chose pleine de jus, prête à exploser, en attente d'une infime caresse *post mortem*. Rien ne put empêcher mon index de se tendre jusqu'au corps gonflé de Mouche, enceinte de jus de thon. Mouche était enceinte de jus de thon lorsque je la frôlai. A ce moment précis au cours du déplacement de la chair et des os tout collés ensemble, l'étrange sensation, cette intime conviction que mon doigt est énorme. C'est une titanesque parodie de polystyrène. Et ça fourmille, là-dedans ; ce n'est pas toujours désagréable.

Notre corps partagé, à Thomas et à moi, sursauta alors jusqu'au plafond, prêt à rire de nos deux bouches si proches ;

humeur sympathique / « sentiment de gaieté soudaine », que la collision de nos fronts identiques, en jeu de miroir (même mouvement du début à la fin du saut, avec pour axe de symétrie ces trente centimètres de chair que nous partageons) accentua encore. Tout englués, nous étions heureux mais aussi nostalgiques. La b. de t. était vide, tout était entré en Mouche, mouche qui nous avait conduits à l'extase en quelques minutes peut-être, mal à la mâchoire à force de faire vibrer l'air et le corps et les carreaux blancs au-dessus de l'évier. (C'est ça la littérature, l'art de poser une ellipse lorsque les mots nous manquent).

# fracture

chapitre zéro

Lorsqu'on y pense, le phénomène semble honnête : nos parents avaient tout supposé, tout ce qui logeait dans leur conscience collective avait été passé au crible de la raison. L'évolution, urgente aux yeux des hommes, avait réalisé ces prospectives, elle les avait même magnifiées avant que la Raison (et les comités internationaux de réflexion sur l'évolution des nouvelles technologies) ne leur fournisse un cadre strict engendré par les peurs déclenchées, elles, par les prospectives mêmes : la bioéthique, après un court temps d'hésitation, avait limité l'utilisation du clonage aux organes ; les pâles copies robotisées, humanoïdes, dotées d'une intelligence artificielle hermétique, différente du système de pensée globale instauré par l'économie de marché, avaient rapidement lassé, et ne conquerraient jamais le monde, elles ne revendiqueraient pas leur liberté puisque cette notion, du point de vue philosophique absente du comportement humain qu'elles épiaient de leurs yeux cybernétiques, n'était pour elles que cette aliénation constante à la valeur d'échange : les hommes, aveugles dans leur prison aux murs indécelables, n'avaient pu leur fournir la définition originelle du concept. Aussi le comportement social des cyborgs ne différa-t-il pas de celui de leurs créateurs ; tout au plus quelques crises de folie, un petit tas de névroses par-ci par-là, pures copies de schémas existentiels ancrés au plus profond des âmes humaines.

Le futur n'allait pas être de la science-fiction « *hard-science* », bien au contraire, il allait devenir un temps non-prévenu, un insoupçonné mouvement de l'histoire.

La génération du XXIème siècle avait vu ses désirs d'apprendre (de « savoir », vouloir tout connaître) disparaître dans un flots d'images stéréotypées distribuées par les grandes firmes vendeuses de rêves : consommer, avoir le pouvoir de consommer, baigner dans la flatulence fétichiste, se gorger des images au lieu de l'essence. La vie sociale s'était progressivement réifiée, noyée dans son propre reflet médiatisé. Rien ne présageait la *fracture*. Joe Ship, de son ancien nom, fut le premier à expérimenter les modifications (les transformations !) de ses paradigmes. Encore conscient du phénomène, au tout début, il crut être fou, d'abord, puis tomba abruptement dans un mysticisme qui le combla de

bonheur. Il se sentait un messie au milieu du chaos des idées, des concepts et des théories. Puis son langage se modifia au point que personne ne put désormais comprendre ce qu'il vivait ou ressentait. Il en résulta une grande perplexité, féconde de spéculations.

Les néo-freudiens de l'époque furent abasourdis par la résonance que pouvait engendrer l'image de ce « nouvel homme » au creux de la société. Selon eux, la *pulsion de savoir*, qui naît de la disproportion entre le **désir de questionner** sur le plan sexuel et les **moyens** que possède *l'infans* pour exprimer sa perplexité (et comprendre les explications qui peuvent lui être fournies), avait fini d'être achevée avec la naissance du siècle : les enfants les plus jeunes naissaient dans un monde où toutes les réponses leur étaient fournies sur un plateau d'argent, grâce aux techniques basées sur la nouvelle méthodologie pédagogique. Les moyens étaient précis, efficaces et cohérents : l'apprentissage du langage, des savoirs cognitif, psychomoteur et affectif passait nécessairement, dès l'école primaire, par la mise en contact (permanente) avec les informations et les imagoshèmes ; la stimulation neuro-céphalique *low-OS* (à haut débit) incrustait les données<sup>1</sup> en les adaptant au profil personnalisé de l'individu, dégagé à partir son code génétique Đ..07.

Ni statistiques, ni processus aléatoire, ni d'ailleurs de commande parentale, le système, fiable<sup>2</sup>, est toujours utilisé par le peu d'individus qui n'ont pas rejoint les cybiontes ou les communautés<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> sur le principe

pour le savoir cognitif :

- ◇ Mémorisation de l'Information
- ◇ Temps de Cheminement de l'Information (TCI)
- ◇ Compréhension
- ◇ TCI
- ◇ Transposition à d'autres Champs d'Application

pour le savoir-faire (psychomoteur) :

- ◇ Assimilation du Mouvement
- ◇ TCM
- ◇ Exécution du M sous contrôle
- ◇ TCM
- ◇ TCA (automatisme)

<sup>2</sup> J'en suis un pur produit, et d'après le renvoi quotidien de mon masque social par les membres de mon environnement communautaire psychoaffectif (valeur sûre, épurée du champ des économies de marché), je suis un individu stable, amoureux, gérant mes névroses avec rigueur. Je n'ai jamais tué, ni volé, je respecte les lois fondamentales de l'altruisme que je tente au quotidien de mettre en application au sein de ma communauté.

<sup>3</sup> Je suis absolument conscient de la définition du syntagme « SECTE », qui ne correspond aucunement aux attitudes du groupe social restreint dont je prétends être un représentant : aucune intolérance, aucune doctrine ne dicte nos actes et aucun gourou ne gère notre économie. Les frictions au sein de la communauté sont fréquentes, mais le système de répartition, d'échange et de relative harmonisation dans l'utilisation des biens communs nous satisfait comme jamais ne pourra le (→)

Lorsque Joe Ship commença à virer de bord, l'intérêt des hommes pour leur passé, leur présent, et peut-être aussi pour les temps à venir n'était plus que cendres amères. La génération phare, celle qui jouissait — entravée — des acquis socio-économiques phénoménaux de l'ère précédente, ne conceptualisait pas ; les sciences molles avaient disparu en un malstrøm de lieux communs, jamais remis en question, au profit de l'analyse de l'information et de la communication. Seul ce champ social intéressait, et il n'était certes pas consulté par la masse qui en était le sujet. L'événement fut médiatisé d'abord, puis rapidement retiré des mass-media (comme si une soudaine prise de conscience était née dans tous les esprits). Et comme on se mettait à mentir au sujet de Joe Ship, et que certains virent là un moyen de faire de l'argent, en faisant payer pour diffuser (« offrir ») la vérité sur les événements, l'affaire fut avortée : on décida de nettoyer la planète de tout document susceptible de parler de l'affaire Ship. Définitivement. L'intérêt naquit de ses cendres, dans les milieux souterrains des univers virtuels, pourtant gavés de libertés (par les autorités officielles, dans l'espoir de restreindre le potentiel de résistance ou de contestation des internautes<sup>4</sup>).

Puis la vérité, ou plutôt les vérités se mirent à courir en tous sens, d'abord sous la forme de rumeurs obscures, puis de faits établis. Joe Ship avait vécu une situation neuve, vierge de toute présupposition, qui le rendait incomparablement plus attractif que tout ce qui aurait pu le transformer en icône. Il n'était pas magicien, ni illuminé. Il n'était pas un messie (ni « le » Messie, même si les autorités médiatiques firent tout pour imposer cette image de mythomane). Il parvenait néanmoins à saisir des concepts nouveaux dans l'essence même du monde référentiel et à les transmettre, avec ses mots à lui, hermétiques à toute analyse, compréhensibles dans l'immédiateté. Une nouvelle production de sens était née, un protolangage capable d'assurer, comme la poésie

---

(→) faire la structure étatique policée que nous avons fui. Le sentiment de liberté créatrice est constant, nous nous sentons épurés du conditionnement né de la standardisation des objets et des images. Et le fait est que limiter le nombre de participants au groupe nous met hors de portée du besoin d'autorités juridiques : tout se règle avec des mots, au pire à coups de poings. J'ai eu vent récemment de la dissolution volontaire d'un groupe d'aménagement et de partage, dont les membres en étaient arrivés à suivre deux écoles de pensée totalement différentes au sein du même *potlatch*. Ils auraient pu choisir de se scinder en deux parties autonomes et éloignées, cohérentes et fidèles à leurs idées ; ils ont préféré la mort du cercle à une pathétique reconduction plausible du phénomène, et chacun d'entre eux a rejoint (a été « assimilé par ? ») un groupe où le *lebensraum* n'était pas en danger, afin de modifier totalement ses rapports sociaux.

<sup>4</sup> tolérance à l'égard du piratage, des copies illégales (subventions aux firmes audiovisuelles pour contenir leur colère), baisse des forfaits de connexion, etc.

des premiers dadaïstes (syntagmatique et / ou picturale), la communion des hommes entre eux sur un plan annexe et pourtant fondamental.

Ces propos visèrent en premier lieu l'homme et son environnement, qu'il décrivit comme Un. Puis vint l'analyse du rapport nature-culture, qui était aussi selon lui le même Un et aussi un autre Un, perceptible grâce à l'action de la volonté sur la psyché qui régule les paradigmes<sup>5</sup>. Les individus qui bénéficièrent du contact direct avec Ship furent totalement transformés : ce sont les cybiontes d'aujourd'hui. Les autres, qui reçurent le message par l'intermédiaire des premiers, ont tous rejoint les communautés<sup>6</sup>. Les cybiontes, même avant leur transformation, qui fut progressive, ne jouèrent jamais aux apôtres. Et tous ces échanges, aussi incroyable que cela puisse paraître, ne purent en aucune façon être freinés ni même empêchés par les autorités. L'Amérique fut embrasée. Quelques cybiontes encore à peu près humains débarquèrent incognito sur le Vieux Continent et nous parlèrent.

Ainsi, je fis la connaissance de ⊙<sup>7</sup>.

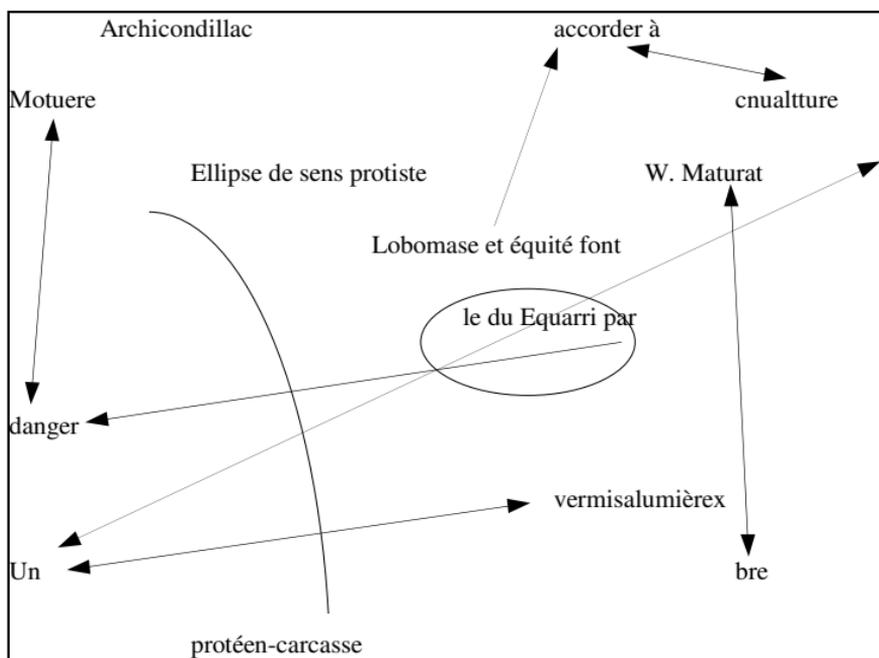
Sa maîtrise de la langue qui l'avait accompagnée jusqu'à sa nouvelle naissance (sa « langue natale zéro ») commençait alors à se dégrader. Et sa prononciation de défilier en de nouveaux horizons orthophoniques, à trembloter, pleine des spasmes transformateurs qui amenaient tout son corps (et l'assemblage de ses cellules n'étaient déjà plus seulement « cela ») vers de nouvelles conceptions, vers de nouvelles perceptions, vers une capacité à multiplier au même instant les points de vue et des états de conscience différents : en somme elle vivait une période paradoxale, elle était en train de *vivre* l'impossible.

<sup>5</sup> je suis conscient que ces mots ne sont pas ceux que Ship prononça. Il ne reste, dans les mémoires de ceux qui ont vécu l'événement, que la substance du message, intériorisé, assimilé à un tel point qu'il fait partie de l'essence même des cybiontes (ceux qui ont vu de près la chose) mais que personne ne peut plus désormais transmettre parfaitement avec des mots. Le langage de Ship a aussi disparu dans les limbes au cours de l'assimilation-communion, et toutes les informations et les copies de ses paroles ont été, je l'ai déjà dit, détruites.

<sup>6</sup> type de groupe d'aménagement et de partage auquel j'appartiens.

<sup>7</sup> toute tentative de retranscription phonétique s'avérerait un échec, aussi ai-je choisi l'alternative, plus sincère à mon goût, de reproduire en la simplifiant à son extrême, la rune qui symbolise la cybionte qui mit fin à ma vie de prisonnier.

Ses propos, quoi qu'intranscriptibles, furent assez proches de ce schéma :



J'ai à ce jour nettement conscience de la sensation d'absurde que la confrontation avec cet organigramme peut déclencher chez les générations non prêtes à recevoir le message. Mais le fait est que la texture même du propos semble liée au temps et à l'espace au creux desquels il fut formulé. Aussi, n'étant pas *hic et nunc*, le lecteur néophyte ne pourra que vivre par défaut le temps de la lecture. Les mots sortirent ainsi — et pas autrement — de la bouche de ☉. Rien n'est plus proche (pour moi) de l'événement. Je ne saurai jamais si la métamorphose de la structure phonétique de son discours (les mots qui se chevauchaient ou qui étaient prononcés au même instant à des intonations différentes par une seule et même vibration, intonations parfois totalement éloignées du champ connu des sons perceptibles, un claquement de langue qui parlait plus qu'une phrase) naquit du destinateur, de sa bouche, ou des propos eux-mêmes, des signifiants projetés dans l'air et qui nous tombèrent dessus comme des enclumes de feu.

le derviche (un)

Derrière une vitre teintée, l'homme en imper gris, d'âge mûr, sirotait une bière en se frottant négligemment un début de barbe insalubre. Un spasme lui secouait de temps à autre l'échine et son épaule entamait alors une rotation étrange vers l'arrière. Je devrais sans doute éviter d'y repenser et partir encore, se dit-il. D'insupportables images de la nuit dernière ne cessaient d'aller et venir en lui, de le travailler, sans jamais le lâcher. Une fête spontanée chez Fred, son ami apériodique, lui avait permis naguère (quelques semaines ?) de tisser de nouveaux liens, d'agrandir son cercle de connaissances, avec la grande liberté de pouvoir faire le tri. Fred lui était tombé dessus comme dans un rêve. Il lui avait semblé impossible jusqu'alors qu'un individu puisse lui prodiguer de telles caresses (l'un comme l'autre sexe), trouver les mots si justes, coller si vite — et si bien — au moment présent, aux attentes de l'autre qu'il était. Si ça continue, je vais me mettre à le vénérer. Et alors ce sera la fin de ma liberté chérie. Pour ce qu'il en restait, après tout, ça valait peut-être la peine d'y songer. Joe Ship avait alors eu l'intention, après qu'en un bref coup de fil son amant irrégulier l'eut invité à se saouler entre amis, de profiter d'un moment d'intimité relative pour discuter de sa situation avec lui. Il lui dirait qu'il désirait se poser un temps, et que ce serait soit ici avec lui, soit ailleurs avec quelqu'un autre. Il n'eut que le temps d'y songer sur le trajet, le ballet habituel de ses atomes dans l'espace-temps finissant ce soir devant la porte de l'immeuble couleur ombre et rouille.

rêves (Jonathan au cœur de la nuit)

De maigres silhouettes s'étendent du sol vers l'horizon fantasmé. Elles progressent lentement et s'installent autour d'un feu qui n'existe que dans la tête des participants. Leur ombre invisible vacille donc sur une plaine pauvre en une volute spiralée.

Soudain, une fureur primitive s'empare de nous. Nous déchirons nos entrailles, en dégageons de magnifiques instruments : percussions en peau, flûtes d'os et crécelles pleines de lymphes, sur lesquels courent nos doigts au rythme harmonieux du chant vert de la nature. Les corps pourtant chargés de ces étranges objets commencent une danse tout en arabesques.

Effervescence des stimuli, transmis je ne sais comment de l'un vers l'autre, de moi vers eux. Nous nous mettons alors à caresser, puis à pénétrer les corps doux d'animaux pourtant absents, puis nous finissons par devenir nous-mêmes ces bêtes, nous nous embrassons les uns les autres avec nos babines retroussées, prêtes à mordre, à croquer. Enfin, lorsque nous ne formons plus qu'un ensemble et avec l'Un, l'appétit explose dans les ventres, qui nous pousse à dévorer tout ce qui vit, hommes, animaux, hanimommex, pierres plantes, que sais-je l'univers tout entier.

Puis je suis éjecté malgré moi, et rejoins les draps sales où ce corps me brûle encore du désir de ne plus connaître de frontières. Tous mes atomes revendiquent la fusion. Et pourtant il me semble qu'ils n'ont pas quitté, ces bouts-là de matière, la chambre d'hôpital bleuie par la nuit.

chapitre un

*Des archives secrètes tombent parfois au gré du hasard entre des mains qui ne savent qu'en faire. Voici un extrait du rapport « Joe Ship », section XVII ; il semble évident qu'il est fourni ici sans copyright...*

« (...) L'analyse qui suit, basée sur les principes de la nouvelle école de recherche sociocomportementale fondée par le Dr. Dürer, est riche en renseignements sur le quotidien des cybiontes, et les relevés qui suivent pourront servir à multiplier les points de vue par recoupement avec les informations citées ci-dessus. Elle a été élaborée à partir de la copie officielle d'une vidéo enregistrée à l'insu d'un groupe cybionte réfugié près de Saint-Martin-de-Londres dans le département de l'Hérault, dans la nuit du 22 au 23 juin 0023, temps universel.

--

*aspect matériel :*

les cybiontes vivent une profonde crise de représentation des valeurs morales, et ne reconnaissent plus le principe de maîtrise de l'environnement comme cadre unificateur du groupe social. Ils ont apparemment tous décidé de se démunir des atouts techniques, technologiques et vestimentaires civilisateurs ; à moins que l'état

psychologique des sujets étudiés, que nous supposons perturbé, ne rende ce phénomène involontaire et imperceptible à leurs yeux.

--

*aspect comportemental :*

les individus étudiés semblent avoir oublié jusqu'à l'existence de comportements sociaux acquis. Les gestes, les déplacements et le rapport conscient au monde physique ne ressemblent à aucun comportement physiologique ou social connu, si ce n'est (ce n'est qu'une supposition de notre part) une étrange similitude avec les mouvements spasmodiques incontrôlés déclenchés à certains stades terminaux d'affections nerveuses (Parkinson, Charcot, préhension forcée, grattages, etc.), signes d'une hyperactivité neuromusculaire, et peut-être révélateurs de contamination du groupe par une maladie toxique, parasitaire ou dyscrasique (troubles des divers métabolismes).

--

*aspect intellectuel :*

à priori, l'existence du monde qu'ils semblent percevoir et dans lequel ils affirment évoluer par leurs actions et leur état physiologique, psychologique et affectif, ne repose sur aucune donnée scientifique, sensorielle ou pragmatique.

--

*aspect moral :*

L'absence de pudeur n'est pas prouvée puisque les individus ne semblent pas avoir conscience de la présence ni même de l'existence de leurs semblables. De nombreux actes onaniques sont répertoriables.

--

*aspect relationnel - linguistique :*

Les chercheurs en sciences humaines, constatant l'universalité des phénomènes liés aux champs de l'imaginaire et la rémanence de thèmes fondateurs, ont essayé de reconstituer les schémas archétypaux déformés mais néanmoins présents dans la psyché cybionte, nous pouvons aujourd'hui le prouver. L'archétype est un schéma organisateur, réinvesti sous formes de symboles et de mythes : et le langage des individus étudiés en regorge, ou plutôt un seul archétype primordial semble avoir investi leur champ relationnel.

La structure même de leur moyen (à priori principal) de communication, verbal, basé sur la création spontanée et ir-réfléchie d'organigrammes complexes, est une preuve formelle du phénomène de récession linguistique à un stade infantile, subi par tout individu cybionte ; ils ne semblent pas connaître (ou plutôt ils ont oublié) la notion de lexème, et pourraient se situer pour

l'instant au stade de recherche de conventions linguistiques ou de codes à respecter : en effet le comportement habituel du ou des destinataires des messages oraux ne correspond presque jamais à celui indiquant la compréhension du dit message (il y a souvent absence de réponse orale ou gestuelle). Néanmoins, le phénomène de répétition d'un certain groupe de phonèmes par tous les individus, peut-être une « phrase », suivi de réactions hystériques à la manière d'un groupe social de chimpanzés sentant le danger du feu de forêt, prouve l'existence d'une image mentale archétypale, qui a du sens pour tous<sup>8</sup>.

Mis à part les phénomènes exceptionnels de capacité physiologique de résonance phonique et de polyprononciation (probablement développés à partir d'exercices précis de kiné-laryngovocalisation encore inconnus, d'ordre réflexologique incontrôlé à la base, *i.e.* déclenchés par une affection nerveuse), qui pourraient peut-être dissimuler une transmission annexe d'informations, aucun autre échange social n'est ressorti de l'analyse de la bande vidéo.

--  
--

Il est clair que l'analyse devra être reconduite après consultation du rapport sur l'influence de la situation de proximité avec le groupe cybionte sur les membres ayant participé à l'opération de saisie vidéo de la séquence étudiée.

--

D12\dde - 0023:06:23 - 17:26:59

A. Kjovrajk »

aveux

(D12\accdi - 0023:06:23 - 19:00:17)

--

« - Pourriez-vous nous raconter, à moi et au professeur Graham, ce qui s'est passé la nuit où vous et votre associé Jonathan Serquy,

---

<sup>8</sup> Nous avons constaté que lors de l'enregistrement audiovidéo de la scène, deux voix apparaissent sur la bande son, prononcées très près du microphone, lorsque l'intensité de l'hystérie collective est à son paroxysme : ce sont celles des deux membres du groupe de recherche qui avaient été envoyés en mission de prise d'échantillons vidéo, qui semblent prononcer la même « phrase ». Les deux individus ont été placés sous contrôle psychologique permanent immédiatement après visionnage. Une autre équipe spécialisée établira après analyse des sujets un rapport entre les faits.

vous êtes rendus sur le site classé A-001 par le groupe de recherche, afin de ramener un échantillon visuel de la situation cybionte ?

- Jonathan était tendu, et moi j'avais du mal à rester calme. Tous ces gens nus, vous savez, ça impressionne un peu. Et on avait peur qu'ils nous tombent dessus / certains d'entre eux auraient pu nous apercevoir ou faire une patrouille, on savait pas.

- qu'est-ce que vous ignoriez, exactement ?

- ... le fait que, euh, ils pouvaient pas nous entendre, tout simplement parce qu'ils ne vivent pas au moment et à l'endroit où nous on les voit.

- explicitez, s'il vous plaît.

- En fait, pendant qu'on filmait, il s'est passé quelque chose : ils n'arrêtaient pas de brailler une phrase, en bas dans la plaine. Elle montait vers nous comme un ouragan. Ils se la passaient de l'un à l'autre, comme un ballon. C'était du charabia, vous savez, rien de cohérent, rien de compréhensible. Et puis tout à coup, on s'est regardés, Jona et moi, sans avoir rien dit, alors qu'on était dans la nuit presque totale et que la caméra tournait. Et on a eu l'impression d'avoir compris ça.

- ça quoi ?

- eh ben qu'ils sont ailleurs, enfin, dans leur tête c'est comme s'ils vivaient ailleurs.

- explicitez, je vous prie.

- mais je peux pas, bon sang ! c'est comme si vous essayiez d'intellectualiser ce qui se passe au moment pile où vous jouissez, vous voyez. On a été pris de court. C'était trop fort pour pouvoir résister, il fallait qu'on écoute jusqu'au bout.

- que s'est-il passé ensuite ?

- on a eu très peur. En bas il se mettaient à brailler et à courir comme des vaches folles dans tous les sens. Alors on a préféré plier bagage, vous comprenez.

- niez-vous avoir prononcé la « phrase » dont vous parlez ?

- euh, peut-être qu'à force de l'entendre résonner dans la tête, c'est sorti tout seul, pour essayer de comprendre, mais je me souviens pas en fait.

- avez-vous quelque chose à ajouter avant de subir un examen psychoclinique medward-OS ?

- non, pas pour l'instant. Enfin...

- Oui ?

- En fait, je sais qu'on risque de prendre cher. Peut-être qu'on va être rayés de la liste du groupe d'action du centre. Enfin, après le test medward-OS, vos machines vous diront qu'il y a quelque chose qu'on a pas dit...

- alors ?
- alors faute avouée est à moitié pardonnée. J'espère que ça fonctionne aussi comme ça chez vous, parce que ce que j'ai à raconter, ça risque de vous refroidir un peu...
- nous vous écoutons.
- en fait, on a éteint la caméra. Mais on est restés. Parce qu'ils savaient qu'on était là-haut en train d'enregistrer leurs conneries pour vous. Ils pensent que ça vous suffira pour l'instant. Ils nous l'ont dit.
- poursuivez.
- comme je vous l'ai dit, on est restés. On est descendus dans la plaine les rejoindre. Me demandez pas pourquoi, vous y seriez allés vous aussi. Et au début, on a assisté à une cérémonie. Enfin, c'est comme ça que je l'ai vu. Mais ils ont fait des trucs horribles, si vous saviez...
- de quel genre ?
- et après, et après, oh. Si vous saviez, bon sang. Et après on a participé. Mais tout allait bien, parce que c'était pas nous, et après, parce qu'on était sur la route vers le centre avec la cassette vidéo, et après, même qu'on était sur la route et là-bas en même temps, sur la roputee t em mêtempsme etdéo près cipéllébien...

[pour une nouvelle grille de lecture]

## *Un irrésistible attrait*

**J**ohn Siemens fut brutalement réveillé par le déplacement incongru de son bras vers les carreaux de la petite fenêtre de sa cellule psychiatrique. Pendant le court instant durant lequel il traversa la chambre presque vide et d'un gris morne, il ressembla à Superman, le poing de sa prothèse droite serré fonçant vers le ciel. Puis l'avant-bras entier se colla contre le mur, sembla grimper lentement le long du ciment brut pour atteindre la fenêtre, ce qui provoqua quelques petites étincelles, et passa à travers le verre. M. Siemens se retrouva alors à trois mètres quinze du sol, la tête coincée et l'épaule fichée au milieu du mur, à l'intersection de celui-ci et du plafond. La tension était extrême dans la région du coude, et la peau, les tendons, les muscles et finalement les nerfs claquèrent d'une manière sèche, horrible, presque inhumaine. M. Siemens se sentit chuter rapidement vers le sol, et un grand craquement sourd se fit entendre au niveau de ses vertèbres. De son avant bras droit il ne restait plus qu'un morceau informe et rongé de radius, crochet raté de pirate jauni par le temps et la cybernétique qui l'entourait jadis. M. Siemens mit trois minutes et seize secondes pour se vider tout à fait de son sang, mais il mourut bien avant, ayant néanmoins le temps et le toupet de repeindre entièrement sa minuscule chambre du sol jusques au plafond.

[Les emmerdes commencent]

*où se trouve l'attrait dans ce passage.*

*où il faut chercher par soi-même*

*et non plus être sagement conduit jusqu'à la résolution, clopin-cloppant  
(paragraphe, paragraphe, chapitre, cigarette, paragraphe, par...),  
peinard.*

*où le héros vit une poignée de secondes (sans mauvais jeu de mots).*

Pas de quoi s'arracher les cheveux. seulement l'envie de dire « assez, vous en faites trop M. Siemens, il est temps de tout arrêter avant que de tomber dans le mauvais goût ».

Comme ça pendant des heures, à parler pour ne rien dire, Mrs Sierra se creusa la tête, seule dedans, seule aussi dans sa petite chambre (minable, en fait), à croire qu'elle pourrait tomber à pic sur l'idée du siècle. Collage-collage, découper-découper, mélanger-mélanger, Mrs Sierra vous épaterait si vous l'aviez en face un petit bout de temps, ent' quat' z'yeux. A vous mettre toutes vos vieilles idées sur la conscience et la formation du langage chez l'enfant par terre.

L'histoire commence vraiment au moment où elle est embauchée chez Siemens. De ci de là, elle arrive à faire son nid, mais doit grimper les échelons dans le bon sens, lentement mais sûrement. Alors elle subit la promotion canapé, mais quelque chose de hors norme. Dans tous les sens dans tous les sens du terme.

Au bout d'un moment, évidemment, elle finit par faire la connaissance de Donald W., qui adore les romans avec du lard épais et de l'acier dedans (trad. litt. *steel and lard*) et qui semble parfois mélanger ses cheveux du réel dans la soupe primordiale de l'imaginaire ; ce qui a pour effet secondaire d'émoustiller quelque peu Mrs Sierra. Ce zeste de surprise, ce flirt avec le danger de l'imagination, en somme. Comme quoi parfois il en faut peu.

Mais la prothèse de M. Siemens lui fait mal souvent, elle *l'irrite*. Comme pour arranger, M. Siemens ne veut rien savoir, c'est ça ou la porte. Dit-il en tenant la poignée de sa main chromée qui fait P.D.A., montre, réveil, téléphone (enfin, toutes ces options n'étaient pas de série, bien sûr, il a fallu adapter car au début ça n'entrait pas dans l'avant-bras). Terrible accident qu'il avait subi. Tranché net au niveau du coude, par un bête coup du sort. M. Siemens sort de l'hélicoptère qui au lieu de rester stable décolle mais d'un pied seulement ; évidemment l'appareil perd l'équilibre et les pales s'approchent dangereusement de M. Siemens, qui heureusement est toujours protégé par trois gardes du corps. Deux d'entre eux y passent, c'est la vie, mais le troisième et dernier fait un roulé-boulé avec M. Siemens en lui (il est enroulé autour en fait). Raté, le cercle de chair et de tissu gris, cravate bleu mauvais goût, est imparfait, l'homme laisse dépasser le bras droit de M. Siemens, qui à ce moment ne l'a plus pour longtemps. L'autre sera viré pour *négligence*. Si c'est pas odieux.

[Pour mettre un terme au train-train quotidien]

Seulement elle avait réussi ses études avec brio, et en deux temps trois mouvements elle réussit à tout manigancer pour faire emprisonner M. Siemens avec des photos de qualité. Comment, alors que la totalité des locaux étaient surveillés par les sbires vidéomaniaques de M. Siemens (mais eux ça allait parce qu'ils n'avaient pas de prothèse) ?

M. W. a lu dans un roman qu'en payant on pouvait avoir le pouvoir ou la force de frappe, et il a rapidement fait le lien inévitable : qui a la force de frappe finit souvent par accéder au pouvoir (et ça coûte moins cher). Photos de charme indésirables des vrais patrons du C.A. de la firme (souvent avec d'autres hommes, d'ailleurs). Quelques coups sur les tibias des libéraux célibataires ou intouchables ; on kidnappe femme et gosses de ceux qui sont trop pudiques pour s'envoyer en l'air entre deux ulcères. On est élu Big Boss, pognon et berlines vitres fumées.

Évidemment, Donald W. a aussi un accident, jamais deux sans trois. Oui, trois, parce que Mrs Sierra avait fait l'idiote en voulant récupérer une flèche au cours d'une compétition de tir à l'arc. En pleine poire, on passe de 10/10 à 0 en un clin d'œil sous le sourcil de droite. La technologie fait vraiment des miracles. Donc Donald se fait écrabouiller par un camion daltonien ivre mort, vert, orange, rouge, tout ça c'est du pareil au même dans cet état. Il en ressort transformé (forcément), endurci (tout en plastique et en fibres synthétiques du nombril aux orteils plus jamais sales), plus fort dans sa tête (calotte frontale et oreille interne gauche en kevlar recouvertes de fausse peau, on n'y voit que du feu). Quelque chose comme le célèbre détective (inspecteur ?) Dacier, en plus hard.

Mrs Sierra deviendra sa secrétaire personnelle, tout au long de sa reconversion. En effet, le choc l'inspire et il reprend ses études scientifiques (sujet Donald W. : rapports à distance entre les matières inertes utilisées dans la confection des prothèses cyber). Au bout de quatre ans il tise sa thèse sur les comportements énergétiques nanomoléculaires – ou comment agir à **distance** sur de la matière qui a des points communs avec celle qu'on a à disposition tout près de soi, là, posé sur le bureau du laboratoire, entourée de machines complexes qui calculent les relations espace-temps entre tous les atomes similaires sur la planète (quelque chose à voir avec la théorie des trous noirs, trop long à expliquer).

[Où l'œil croit quand l'intellect est convaincu par l'illusion]

Au moment même de l'atterrissage du prototype V4 de Boeing-AltaSiemens-W-Ltd, à 09h07 ce matin à l'aéroport Santa Luna de [nom de ville occidentale], près du centre de répression, de prévention, de réinsertion et d'incarcération Point-G-KIellington, d'étranges phénomènes se sont produits dans une zone de 300 mètres autour de l'avion qui, rappelons-le, bénéficie des dernières recherches sur le fonctionnement des moteurs anti-gravitationnels : tous les objets métalliques ou synthémétalliques (montres, cellulaires, stylos optiques, attachés-cases) ont quitté leurs propriétaires pour entamer une ronde autour des réacteurs du B.A.S.W.L.. Les scientifiques sont formels : il n'y a pas eu sabotage et l'incroyable aimantation n'a pas pu être produite par les moteurs ni par quelque autre partie de l'appareil. Mais la psychose collective s'est déjà emparée des foules qui manifestent à présent devant les grilles de la multinationale pour empêcher à jamais le projet V4 d'aboutir. Manipulation de firmes concurrentes ? Phénomène paranormal ? Depuis quelques heures déjà aucune extension corporelle de bureau en synthacier, du stylo au P.C. de poche, ne se vent ; il est à noter que les chiffres de vente de la corporation [Zwinq, ou autre], par contre, ne cessent de grimper... Le caoutchouc naturel connaîtra bientôt peut-être une nouvelle vie !

En attendant, voici les photos d'une passante qui se rendait au marché et qui a su jeter un coup d'œil (et le bon) sur l'événement grâce à une prothèse cyber-eye [SoftFlesh ? pourquoi pas]... en caoutchouc naturel ! Les avocats et les veilleurs technologiques de B.A.S.W.L. travaillent de concert pour infirmer ou confirmer les rumeurs qui circulent déjà sur un lien de parenté possible entre [Zwinq] et [SoftFlesh]. J'apprends à l'instant même que les deux firmes sont indépendantes. Voilà une histoire qui attend une suite !

## *Bivouac*

[Mpm : Majuscule  
pas majuscule  
*pour le droit à la différence*]

Lorsque Grégoire avait l'intuition de lui-même donc de son existence, ce qui arrivait assez peu souvent de fait, il avait l'impression de ne faire partie que d'un archétype minable : un individu *lambda* dont le passé ne différait pas en qualité de celui des autres, passé dont les traces mémorielles laissées par l'existence dans son cerveau ruisselaient de nappes insignifiantes d'images communes à tous. Îlots de mémoire. Parce que sur et dans ces images, il ne se reconnaissait tout simplement pas. La sensation d'ahistoricité qui s'emparait alors de sa production d'émotions le mettait dans un tel état de panique que rien, sinon la violence des pleurs, ne pouvait l'aider à s'en détacher.

[normalement en épigraphe, mais bon. Grégoire perdu dans sa tête avant de s'endormir. Se lèvera en cours, pour aller feuilleter un livre posé sur l'étagère murale. Pièce sombre, odeur d'aisselles, draps couleurs chaussettes d'avant-hier.]

En Amérique du Sud, il est une chose qui ne peut exister dans nos contrées : une guêpe au nom imprononçable pond ses oeufs dans le corps d'une chenille en y plantant son dard alors que celle-ci, toujours vivante, n'a rien demandé ; la pauvre larve de papillon possède heureusement (me direz-vous) des espèces d'anticorps qui détruisent peu à peu les œufs ; mais c'est là qu'arrive l'improbable : la guêpe retorse la pique à nouveau afin d'inoculer un virus (réalisé entre-temps à partir de la première piqûre, dont la fonction était donc un prélèvement) qui neutralise les défenses immunologiques de la larve malchanceuse, qui finit en berceau-biberon au confort optimal. Beurk.

Première attaque, où l'on voit l'ennemi entrer en force dans la citadelle ; les arrières finiront malgré tout par le trouver, et commenceront à l'exterminer. Seconde salve de l'opposant, qui reste apparemment sur un échec. On s'en tire avec une égratignure de plus, mais c'est la dure loi de la vie, la survie de l'espèce. Alors

la citadelle se remet à vivre de son train normal. Jusqu'à ce que l'ennemi, camouflé par d'horribles sortilèges au sein même des remparts, ayant survécu de la rapine et du vol de nos denrées, surgit brusquement, dévaste la cité, dévore nos citoyens et s'envole dans les cieux déchirés par la colère des dieux bafoués, laissant derrière lui les ruines funestes de la belle Ilion.

Nos scientifiques mous, ceux qui salivent sur ce qui n'est qu'idéal, n'auraient pu y voir une version subtile, suprême, ultime du cheval de Troie. Crétiens.

(...)

Bon, je viens de relire la légende du dit mammifère, et ça n'a en fait qu'un lointain rapport avec ce qui se passe en Amérique du Sud. Certes. Mais si j'y ai pensé, c'est qu'il doit y avoir une logique entre les deux. J'en suis sûr.

[mimer le monde du mythe, c'est démystifier la pseudo-rationalité du monde empirique et des discours qui prétendent l'expliquer. nos environnements psychologiques, sociologiques, métaphysiques, sont projections de notre esprit. l'activité fictionnelle, autonome, est productrice de savoir dans et sur le monde empirique]

Lorsque Gros Sourire (de son vrai nom Grégoire) se réveilla ce matin-là, encore tout embourbé dans ses cauchemars dignes d'un apiculteur névrosé, il se trouva que tout, autour de lui, avait changé. Les murs ne cessaient de se balancer sur un rythme hypnotique presque lancinant, et lorsqu'il voulut se redresser sur ses pattes avant, juste pour simuler le L sur son lit, il s'aperçut que les ressorts du matelas n'étaient plus : en dessous, ce n'était plus qu'*éther*, aménagement subtil de vide dans lequel son corps tout entier plongeait. Ce ne fut qu'après quelques tentatives infructueuses d'auto-conditionnement au réveil qu'il ouvrit réellement les yeux. Mais ce qu'il vit l'horrifia plus encore que le demi-songe des griffes duquel il était parvenu à s'enfuir. Tout n'était désormais plus que forces, **densités**, il pouvait sentir les violentes pulsions que secrètent les atomes pour tenir en place (pour nous, apparemment) ; sur sa rétine s'imprimaient les ballets incestueux des molécules, toutes sœurs et filles de la même Orange Primordiale. Ses tympanes fredonnaient sur le tempo débilitant de l'horloge dont les aiguilles, splendides faux boulimiques<sup>1</sup>, hachaient le temps sans démesure, tranchant dans le vif de l'énergie environnante, bouleversant à l'occasion tous les

<sup>1</sup> autant fausses boulimiques, telles quelles.

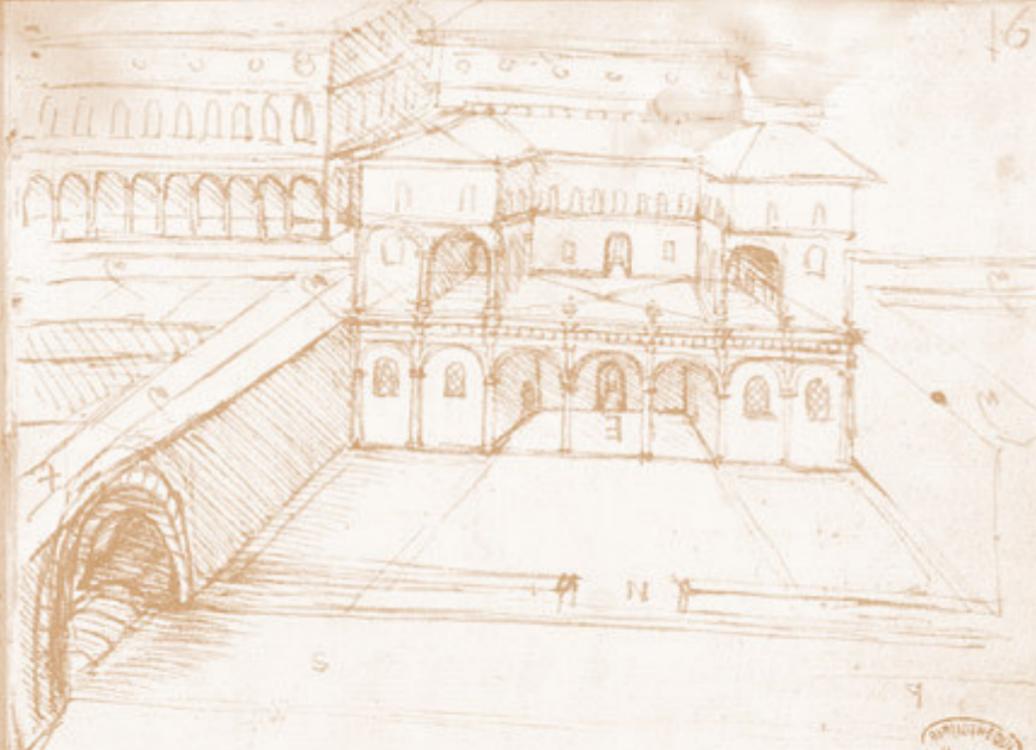
rapports de forces dans la petite pièce. puis ce fut l'apocalypse. Un vent diabolique surgit de son corps tout maigre et à jeun ; il eut le temps de réaliser que les vecteurs, omniprésents, tiraient tous leur point de chute vers un ailleurs qu'il ne pourrait jamais atteindre (le point, pas Grégoire), tenant en un équilibre qui lui semblait familièrement précaire la réalité. Tous ces traits, toutes ces flèches [en érection], qu'il ne voyait pas de ses yeux mais avec sa peau et sa chair, étaient là pour maintenir l'ordre. Ils étaient prêts à tirer si un danger approchait. Un peu comme lorsque en ville on se sent protégé, qu'on respire le bon air de liberté, qu'on sait bien que rien ne peut arriver parce que les gardiens sont là. Même dans un square.

Grégoire Sourire ne savait plus trop où il en était, il pensait aux gardiens qui n'étaient pas toujours près du square, et se dit que ma foi, il serait peut-être plus sûr d'aller voir ailleurs. Il suffirait qu'un de ces vecteurs, trop vieux, trop usé par l'effort, cède (à cause de la maladie ? parce qu'il n'a pas le moral ?), et alors le chaos surviendrait. Son ventre gargouilla une seconde fois, mais il eut le temps de comprendre le phénomène : un vecteur naissait à chaque contraction de son petit estomac. Une sensation étrangère, presque audacieuse, vint tenter de contracter les muscles de son visage. En vain. Gros Sourire n'avait jamais su, et il ne put que garder une fois de plus au creux de ces certitudes l'intime conviction, auréolée d'amertume, qu'il avait failli sourire de la situation (cocasse).



OUVRAGE RÉALISÉ  
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE *VIGILANCES !*  
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN OCTOBRE 2003  
PAR L'IMPRIMERIE C/P.. COMÉDIE-MOLIÈRE  
À MONTPELLIER  
POUR LE COMPTE DE M. NIEMAND  
LES ÉDITIONS DU RILGE  
LERILGE@YAHOO.FR

DÉPÔT ILLÉGAL  
1<sup>re</sup> ÉDITION : MARS 2002  
N° impr : N./A.  
(*Imprimé en France*)



L'œuvre à réussir, tant attendue, n'est pas très bruyante, elle est même plutôt calme, sans vagues après coup. Ces productions rencontrent souvent la perplexité (de moi-même, d'autrui). Et je me suis aperçu que sans une lecture totalement attentive le lecteur rate souvent les « prétextes de l'histoire » pour se fondre totalement avec le projet : il rate l'histoire qu'il tente de comprendre. Alors il est souvent frustré, comprenez-le.

Un phénomène pire : il manque aussi les leurres posés pour déstabiliser.

Parce qu'il faut être responsable de ses productions et être utile aux autres, certains de ces textes, même presque totalement incompris, posent un virus, une micro-identité qui se développera dans les fantasmes, les actions, les productions de sens des lecteurs.

Un peu de moi exactement comme je suis un peu de vous.

